

## García Lorca est mon voisin de toujours

Rodney Saint-Éloi

Numéro 787, novembre–décembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Saint-Éloi, R. (2016). García Lorca est mon voisin de toujours. *Relations*, (787), 44–45.

# García Lorca est mon voisin de toujours

Texte : Rodney Saint-Éloi

Illustration : Mance Lanctôt

Le facteur sourit et tend l'enveloppe jaune  
Il parlait d'un nommé Federico García Lorca  
Avant sa maladie de poitrine  
Il avait vingt-six enfants, le facteur  
Les mauvaises langues disent qu'il ne connaissait pas leur nom  
En revanche leur date de naissance était son fort  
Pour les appeler il arrangeait les lettres comme des bouquets  
A.M. pour Amicial  
J.R. pour Jerenonce  
Quelquefois il se contentait d'un chiffre ou de deux  
C'est ainsi que résonnaient tous les jours  
Les vingt-six lettres de l'alphabet

Le facteur lisait tous les vieux livres  
Il raffolait des histoires d'amour impossible  
Il citait García Lorca sur les trottoirs et dans les tavernes  
Il déclamaït en toutes lettres cette langue belle  
Jolie andalouse égarée dans une rue créole  
Il abandonnait son avenir aux mots  
Le soir, il chantait dans les rues de Port-au-Prince  
Qu'il confondait avec celles de Grenade  
*La Novia et les Noces de sang*

À cinq heures de l'après-midi il y eut la fosse commune  
À cinq heures de l'après-midi il y eut un bouquet de roses  
À cinq heures de l'après-midi toutes les horloges sont nostalgiques  
À cinq heures de l'après-midi les dictateurs meurent de crise  
cardiaque

Lui le facteur il chantait toujours une chanson douce  
Il savait que la vie était plus limpide que la mort  
Le poème et l'alphabet étaient la règle  
Un soir de grands vents  
Il n'est simplement pas rentré  
Il était cinq heures de l'après-midi  
Les enfants  
Les parents  
Les amis  
Les sœurs  
Les frères  
Les voisins  
Ont fini par comprendre ce qu'il fallait comprendre  
Qu'au bout de la nuit gît une tache de sang  
Que le corps n'est plus corps  
Quand un citoyen fait l'école buissonnière

Et les vingt-six enfants ont pleuré  
Ils ont pleuré en silence  
Car les lettres aussi pleuraient en silence  
Pleurer était un acte rebelle dans la cité  
Il fallait poser une ou deux questions  
Comme les écoliers qui demandent aux années  
Pourquoi sont-elles bissextiles  
Quelque chose dans le genre d'un cerf-volant  
Qui serait fâché contre le vent  
La vie établirait les règles  
L'art n'a besoin que de lumière  
La vie ne connaît de principe que le pain  
Et le fondement des choses exactes  
La terre qui tourne  
Le ciel qui tombe dans la pluie de mai  
Pour rendre à l'aube l'intimité des objets  
Le rideau bleu de la chambre  
Le pyjama aux carreaux jaunes  
La tyrannie du café, de l'eau, du pain  
Après les ablutions et les salutations  
La main au visage efface les restes de la nuit  
Le matin vient avec une chanson créole  
Pour que vienne le printemps  
En plus de ces gestes de vivant  
Qui aident à ouvrir les fenêtres  
Il fallait garder son mouchoir propre  
Car il restait à trouver une vertu à la mort  
Vingt-six mouchoirs blancs flottaient comme des oiseaux tous les  
jours depuis quarante ans sur les toits de la maison du facteur  
Les enfants qui ne sont maintenant plus des enfants  
Et les vieux qui ne sont plus des vieux  
Attendent encore une lettre du facteur  
Ils admirent aujourd'hui encore avec la même ardeur nostalgique  
la gueule de toréro de Federico García Lorca.



*Mer n° 2* (détail), 2016, huile sur toile, 76 x 102 cm